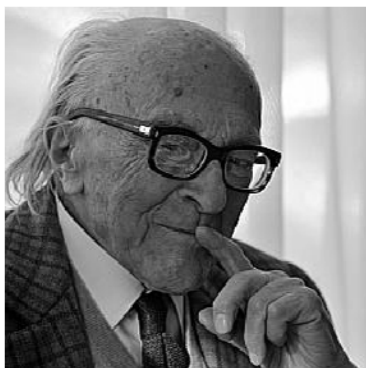


Littérature slovène

Zibelka sveta (Le Berceau du monde) – Boris PAHOR



Boris PAHOR (°1913 Trieste)
Cliché *La Voix du Nord*

Boris PAHOR est un écrivain slovène né à Trieste en 1913. *Le Berceau du monde* est une nouvelle extraite du recueil *Arrêt sur le Ponte Vecchio*, Paris, Éditions des Syrtes 1999.

En 1940, Boris Pahor est arrêté, victime d'une dénonciation parce qu'il s'obstine à parler slovène à Trieste, ville sous le joug fasciste de Mussolini et de son panitalianisme. À 27 ans, Pahor est déporté successivement aux camps de concentration du Struthof, de Dachau, de Dora, de Bergen-Belsen. En 1945, à la libération du camp, il monte dans un train dont les portes s'ouvrent sur la liberté retrouvée... à Lille ! *Le Berceau du monde* fait le récit de cette redécouverte de la vie. Dans le monde entier, pour le grand public, le livre majeur de Pahor est *Pèlerin parmi les ombres*, (Titre original : *Nekropola*) paru en 1990 aux Éditions la Table Ronde et réédité en 2013, collection la Petite Vermillon.

En mars 2011, Boris Pahor a honoré de sa présence les journées *Fluctuante mémoire* (colloque organisé par les Études polonaises de l'Université des SHS Lille 3 en présence de M. Piotr Cywiński, directeur du musée d'Auschwitz-Birkenau) et *Pour que Mémoire ne flanche* / Bouquinales d'Hazebrouck.

Pour ses 100 ans, lui qui a été libéré à Lille après les camps en 1945, comme mentionné ci-dessus, accepte l'invitation que lui lancent ses amis et admirateurs du Nord de la France et de Belgique : à cette occasion, les éditions des Syrtes nous autorisent cette publication spéciale de la nouvelle *Le Berceau du Monde*.

Choix de textes de Boris PAHOR :

- *Vila ob jezeru* (1955, nouvelle) – Fr. *La Villa sur le lac*.
- *Onkraj pekla so ljudje* (1958, nouvelle) publié ultérieurement sous le titre *Spopad s pomladjo* (1978) – Fr. *Printemps difficile*.
- *Parnik trobi nji* (1964, nouvelle) – Fr. *L'Appel du navire*.
- *Nekropola* (1967, nouvelle) – Fr. *Pèlerin parmi les ombres*.
- *V labirintu* (1984, nouvelle) – Fr. *Dans le labyrinthe*.
- *Zibelka sveta* (1999, nouvelle) – Fr. *Le Berceau du monde*.

Le dernier livre de Boris PAHOR, *Trieste chez moi*, est paru en avril 2013 aux Éditions Pierre-Guillaume de ROUX.

*

Guy FONTAINE (1956) est le créateur de la Résidence pour écrivains européens, villa Mont-Noir (aujourd'hui villa Marguerite-Yourcenar / Centre départemental de résidence d'écrivains européens).

Il est agrégé de lettres modernes, professeur de lettres et cultures d'Europe, président du réseau universitaire Les Lettres Européennes, et consultant auprès du Conseil de l'Europe.

Après avoir cosigné avec Annick BENOIT des ouvrages de référence concernant la littérature européenne, il se consacre désormais à la fiction.

Le Berceau du monde

Boris PAHOR

À Anne-Marie

1.

Lille. Une ville dont je connais quatre rues et un bâtiment. Gris, imposant, carré, c'est probablement un ancien monastère qui a été transformé en caserne. Mais il existe bien des villes dont on sait encore moins de choses... Salle d'attente de troisième classe, sac à dos militaire sous la tête, mégots et assoupissement dans l'attente du tohu-bohu du train de nuit... L'ensemble peut néanmoins être regroupé sous un seul nom : Lille. Après cette expérience, on peut imaginer les yeux étonnés des Grecs quand ils aperçurent la mer après avoir échappé au désert. *Thalassa. Thalassa.* Peut-être est-ce à tort que nous essayons de sentir le battement désordonné de leurs cœurs ; pour eux en effet, le silence tendu, dense, était sans doute le discours le plus éloquent.

C'est le matin. Un matin de mai. Un train avance lentement, il glisse presque le long du quai. Dans le silence. Comme s'il rampait dans un piège mystérieux. Même si le silence, inhabituel pour nous, ne tient qu'à l'absence de vociférations, ce calme étrange éveille chez les revenants une inquiétude qui confine à la panique. Pourtant, à ce moment-là, on n'en a pas conscience, on ne se rend pas compte qu'au pays de la mort tout l'humain était réduit à un cri sauvage, agressif, alors que, au-delà de la frontière fatale, la valeur de l'existence se concentre dans un silence riche et plein. Seules les rayures bleuâtres de nos vêtements témoignent encore de l'au-delà. Des corps descendent du train, d'autres sont allongés sur des brancards, leurs rayures bleues et grises, telles des flèches tranchantes, déchirent l'atmosphère en tous sens, marques visibles des vociférations tracées sur le prisonnier pour l'empêcher de se dérober imperceptiblement à la mort.

Il n'y a jamais de représentation du Crucifié sans une femme qui protège son corps et reste à ses côtés, le cœur et les yeux remplis de bonté et d'impuissance. Et là-bas, sur le quai, les visages des femmes étaient désappointés d'avoir cherché en vain parmi nous les traits familiers pour lesquels elles avaient amassé une ineffable provision de compassion. Elles s'approchaient d'un visage amaigri, commençaient par suivre un trait connu du côté des yeux, se troublaient, puis, vite, se rendant compte de leur erreur, passaient au suivant. Alors les femmes se penchaient sur ceux qu'on était en train d'aider sur les marches du wagon ou sur les civières. Leurs yeux essayaient de percer le mystère du néant à travers le grillage des rayures. Puis elles quémandaient des nouvelles, citaient des dates et des chiffres et la rencontre avec ces visages féminins avait un air de folie naïve. Sentiment maternel de la femelle qui cherche, aveugle et fébrile, dans la masse zébrée, et qui n'a pas le temps de penser que les chiffres habituels n'ont pas de sens dans le monde hors norme sur quoi elle pose des questions. Cependant, comme si le contact avec le sol natal avait fait de nous de bons et serviables voyageurs, certains, avec conviction, annoncent aux femmes l'arrivée de nouveaux transports, ils leur donnent de l'espoir. Mais on dirait que c'est moins par affection filiale qu'ils agissent ainsi qu'en raison d'une tension communicative presque exubérante et de l'impatience qui résulte de la science (du sentiment ?) d'être réellement sauvé. Et les femmes ont l'air de s'en rendre compte car elles n'écoutent pas, elles suivent machinalement du regard les traits des pommettes qui leur semblent connues. Elles s'arrêtent aux commissures des lèvres, elles sautent au front. Sur le crâne rasé. Reviennent à la bouche. Quand, enfin, elles tournent la tête pour chercher un nouveau visage, la gare silencieuse éclate du vide désorienté de leurs yeux.

Ensuite, le bâtiment gris. Une gigantesque boîte. Mais passer des baraques minuscules, de ces cabanes pourries, à ces vieux murs épais, c'est revenir dans l'histoire sage, réelle, encadrée. On a l'impression que ces murs solides sont là exprès pour protéger ce qui reste de la fragile et vulnérable masse humaine. Même si les naufragés assis derrière les longues tables, où se trouvaient autrefois des hommes en soutane priant l'Être parfait au-delà du monde sensible, n'ont qu'une faible foi dans l'homme, il plane

dans l'air la possibilité juste pressentie d'une nouvelle réconciliation. D'autant que, dans la pièce, les uniformes bruns des militaires français dominent, permettant aux tenues rayées de dissimuler facilement leur misère fripée. Oui, de longues tables. Une série de portes vitrées de l'autre côté de la cloison à gauche, et nous, les nombreux pensionnaires d'une maison de redressement qu'on rendra peut-être peu à peu capables de contacts normaux avec les gens. Et signe que nous sommes tous égaux devant l'avenir, on a remis à chacun une boîte en carton, cadeau de la Croix-Rouge américaine. On la tient à côté de soi, sur la table. Par terre, près de ses chaussures. Sous le bras.

Ces paquets, à cause de la croix carmin, ressemblent à des troussees de premier secours ; on dirait que chacun a reçu du liquide désinfectant et des pansements pour des blessures qu'il faudra traiter avec patience et sollicitude.

Les lits sont nombreux, les dortoirs longs. Larges aussi. Mais il y en a de tout petits, de deux ou trois lits. Ces lits en fer sont garnis de vrais matelas, si épais qu'ils ont l'air un peu moins grands que les lits habituels ; ce sont de vrais lits, directement issus de notre mémoire, avec un drap du dessus replié vers l'extérieur, et même rentré en un étroit et long triangle le long du bord. Et c'est grâce à cette toile immaculée qui lui offre un accueil franc, doux et engageant, que notre corps comprend en un éclair qu'il est sauvé. Et cette impression d'accueil d'abord froid, mais qui se réchauffe par la suite, évoque à nos sens la proximité d'un corps inexpérimenté de jeune fille dans lequel, grâce à de douces caresses, de petites étincelles naissent aisément.

François et René veulent aller en ville.

« Bien sûr, ta toux, dit René. Mais maintenant tu vas avoir du temps à revendre et tu pourras être tranquillement malade ! »

2.

Et nous voilà marchant sur les trottoirs comme dans des couloirs que nos pas connaîtraient de par une disposition héritée il y a longtemps. Nos yeux, naïfs, s'étonnent que l'homme ait organisé son habitat de façon que les beaux quartiers soient au centre. Sur les façades des maisons, il y a de larges vitrines où

des objets sont spécialement exposés pour le plaisir des yeux. Justement à l'endroit où les gens doivent passer. Et les vitres contribuent à ce que les objets soient encore plus attrayants dans la lumière du petit matin à peine levé ; on dirait qu'une source argentée ruisselle sur eux. Bien que transparents, les rideaux de verre aux yeux des maisons sont résistants également afin, sans doute, de protéger les objets de la main qui se tendrait, attirée comme un aimant par le bel objet... Oui, voilà l'impression qu'aurait un habitant de la forêt vierge qui poserait pour la première fois ses pieds nus sur le pavé. Mais son étonnement serait sûrement trop fort et par conséquent déformé puisqu'il n'aurait pas le plaisir de tout redécouvrir après avoir tout perdu.

« Il va falloir se réadapter à tout ça, dit René.

— Ça viendra trop vite ! »

Cette ironie de François n'a pas mûri dans le monde de l'extermination, il l'avait apportée avec lui, il l'avait en lui et il ne l'avait dévoilée qu'en enfonçant froidement son couteau dans la chair décomposée de ses malades. Cette froideur de boucher était étrange chez ce jeune infirmier qui, dans le monde des humains, appartenait à ce qu'on appelle « la bonne société ». Mais il n'y avait peut-être là rien d'étrange. Pourquoi, en effet, un fabricant de gâteaux serait-il forcément un homme sensible ?

« Je crois qu'il nous faudra du temps avant de reprendre un contact normal avec la réalité », dit René. Lors de son départ de Bergen-Belsen, il avait déniché quelque part des bottes en toile qui, avec leurs tiges en forme de trompette, lui montaient jusqu'à l'entrejambe. Comme s'il avait dû, pour partir vers la liberté, s'ajouter quelque chose, masquer son corps. Alors, quand il marche lourdement sur le trottoir, il donne une bizarre impression de force qui ne correspond pas aux rayures de l'uniforme du crématoire. La vie doit aller son chemin », dit François.

Et moi je dis : « Nous devons tout faire pour que le monde ne tire pas un rideau d'oubli sur ce qui s'est passé. » Une quinte de toux me submergea et me fit immédiatement comprendre combien l'entrain qui venait en aide à René, avec ses cuissardes ridicules était fragile.

Ce fut d'abord François qui s'arrêta. Ainsi, à trois, nous cachions presque la vitrine. Un de ces magasins étroits, la plupart du temps petits, avec une minuscule devanture. Derrière la vitre,

une poitrine de cire rose sous un soutien-gorge transparent. Légèreté de l'étoffe. Délicatesse de la dentelle.

« Ça, c'est quelque chose, dit François.

— Ah oui ? » demanda René en se tournant vers moi.

Je pensais aux rayures de nos vêtements. En ce jour de mai encore vide, nous formions une sorte de palissade gris-bleu devant le magasin.

« J'imagine un garçon de 12 ans plein de doute et de trouble devant cette vitrine de soutien-gorge, dis-je.

— Oui, répondit René. Et moi j'ai de la peine à me représenter une femme qui se retrouverait devant l'amour d'un rescapé. Doit-elle le soigner comme un nouveau-né ?

— Il n'y a rien qui presse », dit François, moqueur, s'éloignant de la fenêtre.

René le suivit. « Qu'as-tu à rouspéter ? » dit-il, mais comme, avec ses cuissardes, il ressemblait à un scaphandrier sur la terre ferme, le ton bourru de ses paroles se mua en une taquinerie amicale. Elle était comme le germe invisible du conflit qui se perpétue entre les êtres humains depuis Caïn et Abel. Et je me disais que, finalement, le fait qu'il y ait une grande majorité d'Abel n'avait rien de réconfortant puisque les Caïn avaient facilement le dessus grâce à leur despotisme et leur manque de scrupules. Ils ont en outre le sens de l'organisation, et du talent pour réaliser leurs plans.

Nous nous engageons dans une rue latérale, déserte, qui monte doucement. De temps à autre, un passant solitaire arrive au coin de la rue et, à la vue des trois fantômes, retient son pas. On a l'impression qu'il va crier au secours mais ensuite, embarrassé, il cherche protection sous un porche sombre ; enfin il accélère le pas mais il a perdu son rythme et sans doute son but quotidien. La rue est étroite, encore emmaillotée, encore froide au sortir de la dernière nuit d'avril, avec les moustaches dorées du premier soleil sur les toits. Si bien que, je ne sais d'où, par miracle, se glissent furtivement en moi une image d'herbes humides et la voix faiblissante d'un grillon dont les fragiles cordes vocales auraient pris froid à la fraîche. C'est vrai que, malgré la présence des murs endormis, nous essayons (nous, c'est-à-dire René et moi) de sentir le sens caché de l'existence. François, quant à lui, nous fait clairement comprendre par ses grimaces que nous

devons lui montrer autre chose que des faubourgs pauvres et abandonnés. Mais, dans les étroites ruelles des vieilles villes où les façades se touchent presque, on a vraiment le sentiment que les gens d'autrefois ne pouvaient envisager de vivre séparés les uns des autres. Ils mettaient leurs valeurs en commun afin de les défendre plus facilement alors que l'homme d'aujourd'hui éloigne, casse son destin, l'émiette et le disperse. Ces étroits passages sont des canaux qui attendent le revenant pour, peu à peu, recueillir son anonymat et l'orienter.

Une petite place. Des façades qui se sont rapprochées pour tenir conseil et ont serré les épaules pour être plus intimes et rester ensemble. Silence pudique avant le commencement de la matinée ; seul, à la porte du salon de coiffure, un bonhomme maigrichon nettoie à la brosse une serviette blanche. Et comme René regarde curieusement autour de lui, le visage à la porte sourit.

« Allez, entrez, dit-il. Entrez donc.

— J'entrerais bien, dit René avec embarras.

— Allez, entrez, répète le bonhomme. Quand on est habillé comme ça, on n'a pas besoin d'argent. »

Pendant que François s'assoit, le vieux lui met une serviette autour du cou et parle de son retour de captivité à la fin de la Première Guerre mondiale. Il n'est pas question de comparer. Auparavant, il a dit beaucoup mieux en parlant d'argent. Oui, qu'en ferait-on devant un four ? Et voilà la raison de son étonnant empressement à nous accueillir, comme si la pénombre avait annoncé notre arrivée dès avant le matin. Un de ces petits salons qui ne paient pas de mine et qui, avec leur miroir tacheté, grêlé, et leur lavabo raboteux, ressemblent probablement à bien des salons dans le monde. Samedi après-midi, les ouvriers s'y préparent pour le repos dominical. Et le vieux savonne les joues, aiguise le rasoir sur le cuir tendu. Cérémonie, préparation d'une offrande qui ne sera en rien sanglante. « Ah, vous revenez de Belsen, dit-il. Nous avons vu des photos dans le journal. » Tout en rasant René, il jette un coup d'œil à ses chaussures. Il est juste à côté de moi, René, sur un tabouret près de la fenêtre, c'est vraiment une bêtise d'avoir mis ces cuissardes en toile. « Vous en aviez des comme ça là-bas ? » René dit que non, celles-là, il les a trouvées dans un entrepôt quand les Alliés nous ont

emmenés vers la frontière hollandaise. « Là-bas, nous avons des galoches en bois et en toile. » Le bonhomme rase la joue gauche de François. « L'hiver aussi ? » demande-t-il. « Toujours », dit René. Et c'est presque réconfortant de bavarder, assis, sans être pressé, en n'ayant devant les yeux que des galoches en bois et le rasoir qui danse dans les airs. Mais, l'instant suivant, je ne le vois plus dans la vieille main du coiffeur, c'est un déporté en vêtements, rayés qui le brandit et l'approche du bas-ventre, par à-coups, comme pour une castration. Car c'est ainsi qu'on avait vécu les premiers moments dans ce monde inconcevable. Pourtant, ce n'était que le rituel de la bataille contre les poux. Et après l'épouillage, application d'un liquide désinfectant. Et la douche, et après la douche, course pour que le corps nu résiste au froid tandis que les semelles en bois avec leurs battements rapides rythment les claquements des dents. Oui, des galoches en bois avec des morceaux de toile au-dessus des orteils ; la toile s'effiloçait rapidement, alors la plante du pied traînait la semelle de bois derrière elle. Descendre l'escalier, monter la côte. Et lorsque la nuit couvrait toute la misère, le sol cimenté des lavabos était jonché des chaussures en bois de ces franciscains zébrés qu'on sacrifiait au fur et à mesure sur le brasier pour que leur fumée monte, comme d'un autel, vers le ciel froid du Nord. Galoches embouties, éculées. Bois usé par les os. Lanières en toile déchirées. Et le matin, le premier souci de nos pieds nus était de trouver des chaussures encore en état qui rendraient possible la course à travers la neige, la nuit, quand on était réveillé pour le rassemblement. Bien sûr, il est beaucoup plus simple de réfléchir à ça dans le petit salon de coiffure où un bonhomme parle avec René tout en veillant à poser correctement son rasoir. Ces coiffeurs-là *là-bas* et celui-ci, ici. C'est seulement chez l'homme que les *celui-là* et les *celui-ci* sont possibles. Comme la causette bien tranquille n'est possible que chez les hommes. Les génisses, par exemple, ne se parlent pas quand le boucher en emporte quelques-unes ; elles broutent en silence l'herbe savoureuse. En silence.

« Je peux ? » demande René.

Un poste de radio.